

L'enfer du distanciel

Maxime Prévost

Number 82, Fall 2020

La pandémie, avant, pendant et après

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Prévost, M. (2020). L'enfer du distanciel. *L'Inconvénient*, (82), 17–21.

L'enfer du distanciel

ESSAI **Maxime Prévost**

Malgré l'opposition des « vieux » profiteurs de l'obscurantisme, la Révolution tranquille a bouleversé complètement les habitudes de penser des Québécois qui, pour la première fois de leur histoire, furent témoins – grâce, en partie, au développement prodigieux de la télévision, de la radio et de la presse – d'un débat « national » qui les mit tous en état de s'interroger, de discuter ouvertement de leurs problèmes et de prendre parti.
Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*

Au début, ça allait presque bien. Tout déboulait trop vite pour qu'on puisse y réfléchir. Vendredi 13 mars : colloque étudiant au Département de français de l'Université d'Ottawa. Je préside une séance avec des communications sur Alexandre Dumas, sur Jean Leloup et, de la part d'une doctorante française, sur Marguerite Duras ; depuis la veille, les messages baroques de l'administration centrale se multiplient, passant de l'incitation à la prudence à l'annulation pure et simple de tout événement avec participation internationale. Nous devons intimer à la doctorante française de rester dans sa chambre d'hôtel pour nous entretenir de *Barrage contre le Pacifique* via Skype : je ne me doute pas encore que nous nous apprêtons tous à prendre le virage du distanciel à moyen et sans doute à long terme. À titre de directeur du département, je reçois au cours du colloque des messages de plus en plus alarmants : on m'apprend que tout l'enseignement des trois dernières semaines

de la session aura lieu « à distance ». Je dois m'absenter du colloque pour coordonner la fermeture du département avec l'adjointe administrative.

En date du vendredi 13 mars 2020, je n'avais encore jamais participé à quelque réunion Teams ou Zoom que ce soit.

Je dis qu'au début ça allait presque bien parce que, une fois réglée la logistique la plus pressante (c'est-à-dire, en somme, après avoir écrit un message au corps professoral lui donnant la carte la plus blanche qui soit pour trouver les solutions adéquates au cas par cas, les professeurs étant plus débrouillards qu'on ne le croit souvent), le temps s'est mis à ralentir – initialement du moins. Comme tous les universitaires, je jongle avec trop d'engagements et de projets de toutes sortes. La perspective d'être obligé de rester à la maison me permet d'entretenir le fantasme de « rattraper mon retard » (ou plutôt mes retards). Le congrès de la British Association of Canadian

Studies où je coordonne une séance est annulé : je n'ai plus à me rendre à Édimbourg au début d'avril (ni, accessoirement, à écrire ma communication sur le Québec imaginaire d'Ian Fleming). Dans les trois premières semaines du confinement, une ou deux heures par jour me suffisent en général pour voir aux courriels d'urgence venant de la haute administration, du corps professoral et de la population étudiante. Je peux donc revoir paisiblement les épreuves de ma coédition du *Pays des fourrures* de Jules Verne, pour lesquelles je n'aurais autrement disposé d'aucune plage horaire adéquate. Je me dis naïvement que je pourrai me mettre à la lecture du *Ramayana* ou d'*Ulysses* ; que je pourrai mettre la main finale à tous les articles entrepris ces derniers mois ; peut-être même lancer un nouveau projet. Je vais vite déchanter.

Je déchanter d'abord parce que je comprends (en moins de deux semaines, je crois bien) que je ne rattraperai jamais mes retards, la carrière universitaire n'étant désormais qu'une longue suite d'affolements. Sortant des épreuves verniennes, je me dis que je profiterai de la pause forcée pour réfléchir à la question du débordement et trouver le moyen de reprendre le contrôle de mes énergies. C'est alors que tout recommence à s'accélérer : il faut coordonner la session d'été et, surtout, la rentrée de septembre en abandonnant la perspective de l'enseignement présentiel. Comme tant d'autres secteurs de l'activité humaine, l'université est subitement sommée de « se réinventer », illico presto, alors même que tous ses acteurs atomisés sont enfermés entre leurs quatre murs. Ma vie, comme celle de tant d'autres, devient une longue suite de réunions Teams, ponctuée par la réception de messages peu utiles et à vrai dire aliénants provenant de l'administration centrale. Ponctuée, aussi, d'inénarrables conférences de presse quotidiennes au cours desquelles mes premiers ministres (Canada, Ontario, Québec) me dispensent leurs « consignes » sanitaires. Du jour au lendemain, tout n'est plus que distanciation sociale, alors que le travail d'équipe s'avère plus que jamais essentiel à la réingénierie tous azimuts qui se déploie partout.

Je ne sais plus précisément quand j'ai basculé dans le camp des covidocritiques (mieux connus sous l'appellation de *covidiot*s). J'ai continué de croire pendant un certain temps que ça allait plutôt bien. Je suis un introverti à tendance asociale (ma fille et ma conjointe m'appellent « le grognon »). Je me

plains constamment de manquer de temps pour lire. Le fameux *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre*, je le connaissais déjà très bien, et j'y croyais jusqu'à un certain point. Je n'y crois plus, maintenant. La pandémie et son cortège de mesures sanitaires distancielles m'en ont guéri. Au début, donc, je jugeais les réunions Teams plutôt efficaces : inutile de se rendre au bureau, de passer d'une salle de réunion à l'autre avec son ordinateur portable. Il suffisait de s'installer à sa table de travail et de n'en plus bouger. J'ai vite appris à couper le son, puis la caméra, de manière à être minimalement disponible aussi pour ma fille de onze ans, complètement isolée pendant trois mois (pour ne pas parler de mon fils de seize ans, rongé par son frein puis devenant rapidement incontrôlable dans son rejet instinctif de la distanciation radicale), ou encore pour aller me préparer une tasse de thé, voire me servir un scotch, si les réunions empiétaient sur la fin de journée professionnelle. J'ai vite appris à utiliser la fonction *commentaires*, qui donne un semblant d'interactivité aux rencontres à sens unique. Je considérais que les dossiers administratifs avançaient, qu'un *modus operandi* à peu près fonctionnel était atteint. Progressivement, j'ai saisi que toutes ces rencontres étaient *mortes*, que les échanges véritables y étaient sinon impossibles, du moins difficiles et laborieux, qu'elles tuaient dans l'œuf toute velléité de spontanéité, toute « innovation », pour parler le langage managérial dans lequel je suis constamment plongé.

Lorsque je tente d'identifier le point de bascule, j'en reviens aux apéros Zoom hebdomadaires avec deux amis d'enfance : on se disait au début que c'était mieux que rien, une manière de rester en contact, mais quelque chose clochait. J'ai fini par comprendre que les rencontres sur écran avec nos intimes s'avèrent déroutantes à cause du délai entre la prise de parole, sa réception et la recomposition pixellisée (au demeurant imparfaite) des expressions faciales : on ne s'en rend pas toujours compte lors d'une discussion professionnelle avec des relations de travail, mais toute forme d'intimité se trouve ainsi figée dans son simulacre, les amis demeurant absents tout en étant « présents ».

Sur le plan professionnel, je passais donc d'une réunion Teams à l'autre, essayant tant bien que mal d'adapter la logistique départementale à une année d'enseignement

distanciel, puisqu'il devenait clair que tant la Santé publique que les autorités universitaires interdiraient à la population étudiante de revenir sur le campus à l'automne. Sans entrer dans les détails logistiques, disons simplement que j'ai dû prendre plusieurs décisions portant à conséquence pour l'ensemble du département (professeurs, chargés de cours et, surtout, population étudiante) en ce qui a trait au mode de livraison (*synchrone* ou *asynchrone* : des mots qui m'étaient inconnus avant avril), à la taille des groupes, aux rôles des assistants d'enseignement et des correcteurs, etc. Au moment d'écrire ces lignes, j'ignore si j'ai pris les décisions les meilleures et à quel point l'enseignement massif par ordinateurs interposés passera le test de la réalité. J'étais l'interface entre la haute administration, qui tenait un discours résolument optimiste sur le passage au distanciel, sur notre « résilience » et notre « sens de l'innovation », voire sur la « réinvention » de l'enseignement, et la réalité du terrain, c'est-à-dire le corps professoral déconcerté, pour qui on a tenu dans le vague le plus longtemps possible la réalité brutale, à savoir que tous les cours de l'automne 2020 (et vraisemblablement de l'hiver 2021) seraient des cours en ligne.

Une précision ici : je ne suis pas exactement un luddite. Bien que je sois très vieux jeu dans le cadre de mon propre enseignement, je conçois que des éléments positifs pourraient ressortir de l'immense laboratoire pédagogique auquel nous sommes contraints de participer par la Santé publique. Dans mes cours, je parle pendant trois heures de Hugo ou Vigny sans PowerPoint ni notes organisées, essayant tant bien que mal de faire naître des discussions en classe, mais comprenant qu'un tel enseignement correspond mal à l'air du temps. Concrètement, je pense que plusieurs cours, dont les miens, pourraient devenir hybrides, pour libérer l'emploi du temps de la population étudiante, mais aussi pour trouver d'autres modes de discussion et d'échange que celui de l'enfermement dans une salle de classe, qui, parfois, peut devenir oppressant. Ceci étant, je crois fermement que la réunion « synchrone » en classe demeure essentielle : il ne s'agit pas seulement de transmettre du savoir, il faut aussi le rendre vivant, et pour cela la présence humaine est essentielle. Je parle peut-être moins ici du contact humain entre professeur et élèves (encore que ce contact soit important) que des relations

qui naissent entre les étudiantes (parlons au féminin : les « étudiants » en littérature sont très majoritairement des étudiantes) dans l'événement hebdomadaire (ou bihebdomadaire) que constitue un cours universitaire. Lorsqu'on s'est donné la peine de lire *La reine Margot*, par exemple, il est fascinant de se retrouver avec cinquante personnes qui ont fait la même lecture, parmi lesquelles certaines auront envie d'en parler. Des échanges vivants en ressortent, des affinités, des amitiés, des amours peuvent en naître (j'ai rencontré la mère de mes enfants en salle de classe, quand j'étais étudiant au baccalauréat ; ce qui nous a d'abord rapprochés était l'admiration que nous avions pour un professeur). Tout ce que je viens de décrire présuppose une présence humaine, une confiance en la vie sociale et en les réunions physiques dans les agoras. Rien de cela n'aura lieu cette année, et je vis dans l'angoisse des répercussions de cette atomisation : les étudiantes de première année décrocheront-elles en grand nombre (avant même d'avoir « accroché ») ? Les étudiantes des cycles supérieurs se sentiront-elles isolées chacune de son côté ? J'ai toujours affirmé qu'une université était constituée de trois composantes essentielles : la population étudiante, le corps professoral et la bibliothèque ; la situation actuelle montre par l'absurde que je dois désormais ajouter le campus physique à cette énumération, c'est-à-dire le forum où les trois premières composantes pourront entrer en contact.

Lors d'une réunion Teams, notre vice-doyen à l'expérience étudiante s'est mis à décrire les initiatives distancielles grâce auxquelles nous pourrions, dès la rentrée, instituer un réel esprit de corps chez les nouveaux inscrits ; dès le début de sa prise de parole, son image a figé (je n'invente rien), le son est devenu saccadé, nous n'avons au final rien compris ; par politesse, nous lui avons signalé la chose, après quoi nous nous sommes tous entendus pour que la suite nous parvienne par courriel. Je crains que la dérégulation (davantage que le coronavirus) ne rôde dans nos établissements d'enseignement supérieur à l'automne. Telles sont certaines des préoccupations qui m'assaillent lorsque je tente de me concentrer sur mes lectures.

Je perds ici le fil de la chronologie fine, mais il est certain que, d'une expérience distancielle à l'autre, j'étais devenu angoissé (je le suis encore au moment où j'écris ces

lignes). Je me suis assez rapidement rendu compte que tout projet de lecture de longue haleine devenait une vue de l'esprit : outre le fait que j'étais objectivement très occupé, je n'avais aucune qualité d'attention, mon esprit étant constamment emporté dans un maelström de questionnements et d'inquiétudes diverses. Mes lectures étaient donc surtout des relectures de textes courts pigés de manière un peu aléatoire dans mes étagères (je n'avais plus accès à mon bureau ni à la bibliothèque universitaire) : *The Lair of the White Worm*, *Arcane 17*, *La peste* (roman dans lequel il n'est pas question de confinement), *The Waste Land* (« April is the cruellest month » : en effet). Ah si, pourtant, une nouvelle lecture, parfaitement adaptée à l'hystérie millénariste dans laquelle on nous plongeait jour après jour : *The Sundial* de la géniale Shirley Jackson.

Je voulais bien croire le discours médical dont nous abreuyaient les politiciens et leurs relais médiatiques (car l'heure n'était pas – plus ? – aux questionnements et à la formulation d'éventuelles critiques), mais, scrutant plus largement le discours social international, je constatais qu'il n'y avait aucun consensus réel sur le coronavirus et sur la manière d'y faire face. En voyant mes deux enfants coupés de leur monde (pour ne pas parler de ma mère et des septuagénaires en général, auxquels on intimait carrément de ne sortir sous aucun prétexte, comme si c'était possible ou même souhaitable), je commençais à me dire que le principe de précaution avait quand même le dos large, qu'il faudrait peut-être rajuster le tir, et plus tôt que tard. Comme j'ai mauvais caractère et que je suis formé à la critique (comme bien des universitaires, je suis une force d'opposition qui va, ce qui est lourd à porter en temps de prétendu consensus), je me disais que mon mal-être était individualiste et déplacé, qu'il me fallait prendre mon trou pour le bien commun. Mais je souffrais de plus en plus (à partir de quand ? avril ? mai ?) de l'absence d'un discours autre que médical : où étaient les anthropologues, les sociologues, les littéraires, les historiens ? Surtout, surtout, où étaient les démographes ? On nous parlait tous les jours (et on nous parle encore tous les jours) de mortalité, sans même aborder le concept de *surmortalité* (combien de gens sont morts dans les six premiers mois de 2020 par rapport aux six premiers mois de 2019, ou de 2015, par exemple ?) ; il nous était donc impossible de mesurer l'ampleur de ce qui nous arrivait. Je devenais de plus en plus irritable, tout en me culpabilisant de le devenir. Face aux confé-

rences de presse infantilisantes de la CAQ qui nous félicitait de notre respect des consignes (voire de notre *docilité* et de notre *obéissance*), je tendais intérieurement à réagir comme le capitaine Haddock face aux points de presse du général Tapioca (dans *Tintin et les Picaros* : « Deux mètres toi-même, eh ! patate !... Lave-toi les mains toi-même, espèce de marchand de guano ! »). Je me trouvais en somme plutôt enfantin.

La poussière commence à retomber, et je crois finalement que j'avais plutôt raison. Car le distanciel ne fait plus office de mesure d'urgence provisoire, le discours d'urgence semblant se pérenniser alors même que les données relatives à la mortalité et à la contagion n'ont plus rien d'alarmant. On voit où je veux en venir : l'emblème du distanciel, c'est bien entendu le sacro-saint « couvre-visage ». Ce n'est pas sous l'angle scientifique que je veux aborder le port du masque et de manière plus générale toutes les politiques de distanciation instituées en un clin d'œil (bien que cet angle d'attaque soit tout à fait envisageable), ni sous l'angle politique, ni même sous l'angle historique (car, après tout, le coronavirus n'est ni la peste, ni le choléra, ni l'influenza, ni même la grippe de Hong Kong, dont personne ne se souvient au demeurant), mais plutôt sous l'angle, disons, humain : que révèle cette servitude volontaire aussi généralisée qu'instan-tanée ? Que vient objectiver cette culture de la délation qui a immédiatement fait surface ?

Dans leur versant le plus noble, les réactions à la crise ont montré que plusieurs citoyens veulent être solidaires, « protéger les plus vulnérables », donner un sens réel à leur existence en entérinant collectivement le grand récit selon lequel nous serions en train de « sauver des vies ». De manière un peu triste, toutefois, on peut se demander si cette soif de sens ne révèle pas l'absurdité inouïe dans laquelle trop de gens menaient leur vie « d'avant ». Le pire étant la culture de la délation, de l'ostracisme, de la haine qui s'est alors fait jour (pas chez tout le monde, mais largement rapportée, voire entérinée, par les médias d'information) : ceux qui mettent en doute le récit n'ont qu'à bien se tenir. Je ne peux m'empêcher de trouver sinistre l'enthousiasme avec lequel nous avons accepté toutes les mesures de distanciation, ne pas sortir, ne voir personne, se contenter de transactions commerciales fugitives et hyper fonctionnelles, garder les enfants chacun dans leur chambre, fermer les campus, les cinémas, les restaurants, les salles de spectacle, compter combien de gens se réunissent

dans la cour du voisin, dénoncer ceux qu'on a nommés les *covidiots* aux quatre vents, critiquer les célibataires qui continuent de chercher l'érotisme, les jeunes qui s'entêtent à mener une vie sociale (et depuis le déconfinement partiel, *horresco referens* : « dans les bars »), les familles qui relèvent le pari du contact humain, les amoureux qui n'attendent pas les consignes gouvernementales pour se voir. Ce qui me semble pathétiquement objectivé ici, c'est le fait que trop de gens n'aiment pas leur vie. Je vis avec mes enfants à Ottawa ; ma conjointe vit avec son fils à Montréal ; dès le début, nous avons pris sur nous de créer une « bulle » bimunicipale, sans attendre la bénédiction gouvernementale pour continuer notre originale mais très belle *tale of two cities*, laquelle bénédiction ne serait par ailleurs jamais venue ; comme l'a bien dit le premier ministre Doug Ford dans l'une de ses conférences quotidiennes : « People from Quebec, you must understand that we don't want you here » (« *We don't want you here* toi-même, eh ! anacoluthie, iconoclaste, crétin des Alpes ! »). J'ai du mal à admettre que les citoyens d'une démocratie libérale aient attendu les consignes gouvernementales pour savoir comment mener leur vie privée, sentimentale, familiale, amicale. Pourtant, c'est très exactement ce qui s'est passé et qui, dans une mesure moindre, continue de se passer.

Ce qui m'a le plus renversé lors des conférences de presse annonçant le port obligatoire du couvre-visage (dans mes deux villes) fut l'absence absolue de questionnements non pas sur la nécessité de la mesure (encore que celle-ci soit on ne peut plus discutable), mais sur sa durée : aucun journaliste ne s'est avisé de demander jusqu'à quand... Le docteur Arruda a même laissé entendre que la mesure serait toujours appliquée désormais lors de la saison de la grippe – même lorsque la « menace » actuelle serait disparue. On parle d'une nouvelle norme et même d'une « nouvelle culture ». Or, si aller masqué constitue une culture, je n'en suis pas. Il est possible que le port du couvre-visage ait une efficacité relative pour limiter les contagions, mais je m'étonne que personne ne tente de mesurer cette efficacité à l'aune de ce qui se perd dans une société masquée ; car, oui, je m'ennuierai de vos visages. Tout ce qui se perd lors d'une réunion Zoom ou Teams se perd aussi derrière le masque : l'expression faciale, la communication non verbale, l'échange humain au sens large (car malgré ce qu'en pensent les poètes,

les yeux n'expriment rien : tout se joue dans le bas du visage). Le masque, c'est l'acceptation inconditionnelle du distanciel même en présentiel.

Je suis conscient de tenir ici un discours qui passera aux yeux de plusieurs pour égoïste, incivique, irresponsable. Comment se fait-il qu'on m'amalgame ces jours-ci aux libertariens, moi qui m'ennuie des libertaires ? Sans vouloir revenir au célèbre *interdit d'interdire*, pourrait-on s'entendre sur un timide *interdit d'imposer* ? Se figure-t-on Georges Brassens, John Lennon ou Keith Richards masqués ? (Mick Jagger, oui, car il peut ainsi vendre des masques ; je le sais, lui en ayant acheté un.) Je ne suis aucunement complotiste non plus : je ne crois pas à la lisibilité immédiate de la vie sociale, politique, économique. Soyons clair : je ne crois pas qu'on puisse assimiler Bill Gates à Ernst Stavro Blofeld, ni l'Organisation mondiale de la santé à SPECTRE. Je crois en revanche à l'incompétence et à l'incohérence généralisées, aux feux roulants et aux chassés-croisés d'intérêts particuliers, parfois électoralistes, généralement mesquins et chaotiques, aux décisions pires qui masquent les mauvaises, à l'absurdité de prendre pour argent comptant les discours administratifs de la Santé publique : ça oui.

Un antihumanisme navrant fait surface. Le fond de l'air actuel fait de mon prochain une menace, un propagateur de gouttelettes potentiellement contagieuses, un mégaorganisme bactérien qu'il faut tenir à distance. N'est-on pas en train de perdre de vue que le paradis, c'est les autres ?

Dans mes moments d'espoir, je me dis qu'il sera bientôt possible de tenir un tel discours en comptant sur des alliés plus nobles que Donald Trump et Jair Bolsonaro. Mais plus souvent, ces jours-ci, j'estime que Houellebecq a raté la cible en affirmant que le monde de l'après-coronavirus sera le même qu'avant, « en un peu pire » : je crains plutôt que nous soyons en bonne voie de le refaire en bien pire. ■

Maxime Prévost dirige le Département de français de l'Université d'Ottawa. Il a publié plusieurs travaux sur les romanciers du 19^e siècle, dont Jules Verne, Victor Hugo et Alexandre Dumas.